



Association La Harpe – Enfant de Droit

Actions de Formation et de Recherche en Psychothérapie de l'Enfant

Siège social : « La Belle Cordière » - Maison du Belvédère, Route de Chorges
à Saint-Apollinaire 05160 Savines-le-Lac Tél/fax: 04 92 44 28 05

Secrétariat: 134, Rue de Vaugirard, 75015 Paris Tél/fax : 01 45 49 97 09

Courriel : wbarral@pobox.com

Centre de Formation Permanente, N° de déclaration d'existence communiqué sur demande

Willy Barral, Psychanalyste
Président de l'Association

Vous avez dit Jumeau ?!

Willy Barral, vous êtes psychanalyste et même psychanalyste d'enfants, ayant été aussi directeur d'hôpital de jour à Paris. Vous avez reçu des jumeaux dans votre cabinet médical mais aussi des parents qui ont perdu un enfant parfois sur les deux. Vous en parlez d'ailleurs dans votre dernier livre que vous avez appelé « Le corps de l'enfant est le langage de l'histoire de ses parents », paru aux éditions Payot en 2009.

Ce qui nous intéresserait surtout aujourd'hui, c'est de parler avec vous du jumeau perdu, mais aussi du drame alors pour le jumeau survivant.

Pourriez-vous tout d'abord et dans un premier temps aborder pour nous la question des grossesses gémellaires et de leurs fréquences ?

1^{ère} question :

Quelle est la réalité des grossesses gémellaires ?

Vous savez, la question du « *jumeau perdu* » est une des nouvelles mythologies modernes de la psychothérapie alternative, comme le Big Bang l'est à la science astrophysique !

Il nous faut pourtant nous interroger car les données objectives de fréquence de jumeau perdu ne suivent pas ...il n'y a que 0,65% des grossesses qui sont

gémellaires attestées en Asie, pour 2,2% en Afrique, mais 1% seulement en Europe, et encore cette statistique est récente du fait des méthodes de P. M. A, programmations médicalement assistée ...

Il y a un doublement du nombre de jumeaux vers l'âge de la ménopause de la femme ; mais rien de concluant, dans les études qui ont été faites, ne montre l'existence de nombreuses grossesses gémellaires, et encore moins avec enfant unique survivant ! Il s'agirait donc le plus souvent d'une mythologie...

La solution n'est donc pas là dans l'objectivité des faits .

Le jumeau serait donc subjectif, pour ainsi dire , et donc essentiel !

Jumeau inventé , avec une forte empreinte, ou vrai jumeau sans empreinte...
empreinte imaginaire ou réelle ?

La question du jumeau n'en reste pas moins importante et mérite d'être entendue !

2 ème question :

Ne serait-ce pas alors du Placenta dont il nous faudrait plutôt parler ?



Nous avons tous eu un placenta, cet organe médiateur vital entre notre mère et nous , époque foetale bénie pour la plupart d'entre nous pendant laquelle nous étions « nourris et blanchis sans effort », et dont nous aurions à faire le deuil... deuil de notre « état d'ange » pendant lequel nous entendions deux cœurs en même temps, le nôtre et celui de notre mère, de quoi parler d'une époque où nous étions UN « Moi et l'autre en même temps, » de quoi parler alors du « Jardin d'Eden ».

Je préfère parler pour ma part de notre *nostalgie de l'état d'ange* !

Ce placenta qui a été le lieu des échanges concrets avec notre mère a été aussi le lieu où, à travers elle, nous étions en contact avec le monde extérieur .

A travers la mère, le père était donc là aussi, enfin dans la majorité des existences dirons-nous pour aller vite...

Ce placenta était donc en effet notre ambassadeur, protecteur et transmetteur ; celui qui nous a donné non seulement la nourriture et l'oxygène de l'amour ,

mais aussi notre premier sentiment de « mêmeté », ce qui fait que nous pouvions potentiellement, virtuellement dirons-nous, nous sentir « sujet autonome de désir », sous la forme : « Je suis Moi ! ».

Nous le savons aujourd'hui, par la science biologique spécifique qu'on appelle l'embryologie : c'est l'embryon qui, une fois catapulté dans l'incarnation de la vie terrestre par la rencontre des deux désirs parentaux, va prendre l'initiative de la construction de son propre organisme ; il est acteur lui-même dans le processus vital, au sens où une intelligence prédictive se trouve déjà contenue dans ses propres cellules ! Il se fait en empruntant à la mère tout ce qui lui est nécessaire pour réaliser « son parcours de combattant » .

La vie est interactive !

« *Le jumeau placentaire* » ne serait alors qu'un symbole, très positif, utile, voire indispensable à la croissance de la vie au sens d'une nostalgie à dépasser, de l'époque où j'étais « moi et l'autre en même temps » !

3^{ème} question :

Enfin le grand et unique témoin d'une des phases les plus importantes de notre existence s'appelle la vie intra-utérine pendant la Grossesse : Comment explorer la réalité quand même des grossesses gémellaires ?

La grossesse est pour moi avant tout cette période princeps où « l'autreté » nous habite : nous nous découvrons existant *dans et avec l'autre* !

Pendant ces neuf mois de vie intra-utérine, nous faisons l'expérience du sentiment d'une « *inquiétante étrangeté* », comme disait Freud : qui suis-je ? Moi ou l'autre ?

A travers cette question va se mettre en place notre « *saint homme* », selon l'expression de Jacques Lacan, qui marche dans nos symptômes ; en bref, tout ce que nous avons dû abandonner pour devenir ce que nous sommes !

4^{ème} question :

Essayons alors, si vous le voulez bien, de comprendre ce qui peut raisonner en nous en tant que « persona » : quelle serait cette part de nous qui nous manque et dont l'évocation, sous la forme du « jumeau placentaire » dont vous nous parlez, trouve écho en nous et comment elle pourrait nous aider réellement dans notre chemin personnel ?

Il est en effet certain que nous avons tous perdu notre « jumeau placentaire » et que nous avons tous eu à faire le deuil de cette époque jouissive pendant laquelle nous étions, 9 mois durant au moins, dans le sentiment « d'être deux en Un », c'est-à-dire « *Moi et l'autre en même temps* ».

... Tiens donc, ce placenta, notre premier compagnon, nous l'aurions tous abandonné : il est resté derrière nous ?!

Ne serait-ce pas ce fait, lui au moins totalement objectif, qui pourrait être à l'origine du Mythe d'Orphée ?

Orphée qui descend aux enfers et veut aller récupérer sa belle Eurydice, sa « moitié perdue », et qu'il ne pourra récupérer qu'à la condition de ne pas se retourner lorsqu'elle tentera de le séduire par ses appels déchirants.

Hélas, nous connaissons tous la fin tragique du mythe grec :

Orphée se retourna et perdit définitivement son Eurydice.

La Reine-Mère ne serait-elle pas notre Eurydice à tous, notre premier « objet d'amour » certes, mais celle aussi qui nous plombe « *les ailes du désir* », freinant notre propre désir d'incarnation autonome grâce à notre libre-arbitre ? Dès lors si vous me demandez où est notre « persona », je peux vous répondre que naître c'est mourir au « jumeau placentaire » qui nous plombe les ailes du désir : nous avons tous à advenir « *sujet de désir autonome* », selon l'expression de F.Dolto !

Ce travail de deuil du jumeau placentaire, c'est précisément choisir le « *jouir vivre* » plutôt que le « *jouir mourir* ». A cette condition-là seulement, nous entrons dans le processus d'individuation : l'altérité peut advenir en nous sous une forme radicalement différente de celle de la période fusionnelle et fœtale. L'autre est radicalement différent de moi et je le reconnais comme ayant droit à cette différence-là !

Notre fantasme qui s'exprimait jusque-là sous la forme : « Je suis là parce que tu existes » devient « Tu es là parce que j'existe » ; ce qui faisait dire à Françoise Dolto lorsque l'on lui posait la question de l'existence de Dieu :

« *Oui, Dieu existe puisque j'existe !* »

C'est cela advenir à Soi : se réapproprier sa part divine au sein de la création !

5 ème question :

Mais alors, si le fait de se retourner, de regarder en arrière c'est le risque et peut-être même le problème, comment faire un travail de deuil à l'aide d'une thérapie qui consiste précisément à revisiter le passé de notre existence ?

D'une façon générale nous avons tous dû abandonner beaucoup de choses pour arriver à l'âge adulte ; combien de parts, de choix ou d'espérances.

Choisir, grandir, c'est renoncer.

C'est peut-être là la vraie piste de cet écho du jumeau perdu.

Certes la vie a toujours utilisé la perte pour avancer .

- Un exemple ?

Eh bien je l'emprunterai à mon ami le Docteur Olivier Soulier , qui, lors d'un échange que nous avons chez moi récemment à propos de l'embryologie, me disait que se trouve déjà contenu génétiquement dans l'ovaire de la petite fille , et ceci dès la sixième semaine de grossesse lorsqu'elle est dans l'utérus de sa mère, sa propre potentialité créatrice de future maman !

Par exemple, en ce qui concerne le rôle de la perte pour le processus de vie , *la perte pour avancer comme nous disions précisément*, eh bien, alors qu'il y a quelques 3 millions de futures ovules pendant l'ovulation, ils ne seront plus que 1 million à la naissance, soit 2 millions de perte dans le simple cours de la grossesse. Mais il n'en restera que 600.000 au moment de la puberté !

Ainsi, voyez-vous, dès la conception, et au cours de nombreux moments de notre construction physiologique, ce phénomène se produit. Ce sont encore, par exemple, 20 à 30 ovocytes qui démarrent la course à chaque début de cycle pour n'arriver qu'à un (ou rarement deux) qui vont ovuler. Mais que dire aussi des 500 millions de spermatozoïdes pour un seul élu (voir deux)! Quel sacrifice, quelle part immense laissée en arrière, nécessité de la vie pour avancer ! Comme si la vie avait besoin, avant de commencer, d'avoir déjà renoncé à une partie majeure d'elle-même, comme si cela faisait partir intimement du processus de vie.

Tenez, je vais vous raconter le rêve d'une de mes patientes, née cyanosée !

Dans la première partie de son rêve le tableau est le suivant :

Elle se trouve sur un énorme bateau avec des milliers de personnes qu'elle ne connaît pas , toutes debout sur le plateau immense d'un lanceur d'avions de chasse. Toutes ces personnes lui font face et s'avancent vers elle menaçantes, la forçant à reculer lentement sur la plate-forme . Lorsqu'elle se retrouve au bord de l'extrémité de la plate-forme, ne sachant pas nager elle réalise qu'elle va mourir si elle ne réagit pas .

Au deuxième tableau du rêve, elle se souvient qu'à l'école lorsqu'elle était petite fille, elle jouait à se faire peur avec ses camarades en courant et que lorsque l'on voulait arrêter le processus de jeu on levait les deux pouces , et tout s'arrêtait. Elle utilise alors cette technique pour se ressaisir face à ses adversaires sur le bateau. Elle lève ses deux pouces et les personnages du rêve se trouvent à leur tour saisis et arrêtés sur image. Ils sont comme pétrifiés.

Au troisième tableau, découvrant son pouvoir, elle avance alors à son tour vers eux , pouces toujours levés mais cette fois-ci en pointant ses pouces sur eux comme des mitraillettes ; tous les personnages reculent en désordre et se trouvent tous précipités dans la l'océan. Elle se retrouve seule victorieuse.

Au quatrième tableau de son rêve, la voilà subitement dans un autre espace , seule avec sa sœur dans une vaste grotte. Elles décident d'explorer cette grotte. Sa sœur aînée est devant et trouve une sorte de boyau qui semble conduire à l'extérieur de la grotte , parce que l'on sent comme de l'air frais qui vous fouette les narines... Elles vont donc vers ce qu'elles pensent être la

sortir et s'aventurent dans ce boyau qui se fait de plus en plus difficile parce qu'il est de plus en plus étroit et ça monte. Sa sœur aînée est arrivée à passer un espèce de col très étroit, mais elle a beau s'efforcer et se pousser vers la sortie, elle n'y arrive pas et s'étouffe ... elle abandonne alors d'épuisement. Cette patiente a bien une sœur aînée dont la naissance s'est très bien passée ; elle-même est effectivement née cyanosée !

Cette patiente a revécu son processus de naissance et pour vivre, elle a dû se battre pour faire exister son désir de vivre et mettre tout le monde à l'eau, par K.O.

Voilà, nous disions « *Perdre pour avancer* » : la vie elle-même nous donne un bel enseignement philosophique !

6 ème question :

Alors revenons, si vous le voulez bien, à la question du jumeau survivant , lorsqu'il y a réellement eu une grossesse gémellaire .

Vous nous disiez que cela peut-être non seulement un drame pour la mère et le père, mais aussi pour lui, le jumeau survivant.

Entendons-nous bien : tous les jumeaux survivants n'ont pas pour autant le même parcours, puisqu'il n'ont pas la même histoire au sein d'une vie familiale. Existe aussi ce que l'on appelle aujourd'hui la « Résilience » , selon l'expression de Boris Cyrulnik !

Le contexte familial, pris lui-même dans une double histoire transgénérationnel du fait des histoires singulières des deux parents, va bien évidemment peser de tout son poids sur chacun des protagonistes eux-mêmes. L'histoire du petit Areg, en Arménie, dont je raconte le drame dans mon livre auquel vous avez fait allusion tout-à-l'heure : « *Le corps de l'enfant est le langage de l'histoire de ses parents* », est tout à fait exemplaire , en ce sens qu'il nous montre comment, parfois, le jumeau survivant peut se trouver mis en place d'être le « bébé-thérapeute à maman ».

Permettez-moi d'en rappeler brièvement l'histoire.

Cet enfant-là s'appelait Areg

Lorsque Areg, qui a quatre ans, vient pour la première fois à notre Jardin Arc-en-ciel d'Erevan, en Arménie, il arrive avec ses parents. Mais c'est sa mère qui le fait avancer devant elle en le soutenant sous les épaules : Areg est, paraît-il, hémiplégique, nous explique-t-elle. Il ne peut absolument pas se tenir debout tout seul et pourtant on n'a rien trouvé d'anormal sur le plan neurologique, ajoute-t-elle. Il faut le porter dans les bras ou le soutenir sous les épaules pour le pousser devant soi. Le père ne disait rien et regardait attentivement, comme son fils d'ailleurs, le lieu enchanteur où il débarquait. Pendant que la mère nous parle, Areg, à qui nous demandons son nom et son âge pour l'inscrire sur notre petit tableau des visites du jour, fait un grand sourire et un superbe clin d'œil à Karine Barikian, la directrice psychologue du lieu, comme pour la séduire ! Mais en même temps un de ces clins d'œil qui en disent long, lorsque l'on veut adresser à « l'étrangère » un message de complicité ! Voyant le château fort auquel les petits accèdent par un escalier et une rampe de sécurité, Areg fait comprendre à sa maman qu'il veut y grimper, mais sa mère lui signifie que c'est impossible étant donné son état physique. Il ne pourra pas monter ! Le père intervient alors et commande à sa femme de le lâcher un peu en le laissant faire l'expérience par lui-même, ce à quoi elle consent à contre cœur. Le père et la mère se placent des deux côtés de l'escalier pour la sécurité de leur fils qui commence son ascension tout seul. Pendant ce temps, le père nous explique que sa femme est dépressive parce qu'ils attendaient des jumeaux mais seul Areg est arrivé vivant au monde. L'autre est mort et on n'en a plus jamais reparlé à la maison. D'ailleurs Areg ne le sait pas lui-même. On en parlerait, paraît-il, pour la première fois devant lui aujourd'hui.

C'est curieux, n'est-ce-pas, d'entendre des parents dire que leur enfant ne sait rien alors même qu'ils parlent devant lui comme si de rien n'était !

Mais c'est que très souvent, encore aujourd'hui, beaucoup de parents sont convaincus que l'enfant ne peut pas comprendre ces choses-là, ou qu'il vaut mieux ne rien lui dire pour qu'il ne souffre pas. Toujours est-il que ce jour-là le père nous explique le drame familial qui est la cause de la dépression

maternelle. Pendant ce temps, Areg, comme une petite tortue, est arrivé en haut de l'escalier et appelle son père pour sauter dans ses bras. Il est debout tout seul à l'étage du château fort, fier de sa victoire ! La mère s'exclame alors : « *Mais Areg, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu risques de te rompre les os, tu me fais peur ! Oh, je t'en prie, tu risques de tomber, mon chéri, reviens-moi vite et surtout ne saute pas, tu risques de te tuer !* »

Ce jour-là, Areg a réussi à s'appuyer sur la parole de son père pour sortir vraiment une seconde fois du ventre de sa mère, dépressive. Il se sentait autorisé, par son père, à vivre enfin émancipé de sa mère, à distance de l'hystérie de sa mère, pourrions-nous dire.

Ainsi, voyez-vous, lorsque l'existence d'un enfant mort est cachée par les parents, les vivants sont « hantés » sans savoir ce qui les hante ? Et l'enfant suivant s'appelle alors « *un enfant de remplacement* », selon l'expression d'Anne Ancellin Schutzenberger, ce qui n'est pas facile à vivre pour lui ! C'est alors comme une destinée aliénée :

c'est « le vivant qui erre comme une âme en peine » !

Ce jumeau survivant, Areg, mettait en scène son drame par une forme d'hémiplégie hystérique pour sa mère, voilà pourquoi Dolto les appelait des « *bébés thérapeutes à maman* » ! Ce « *dire du corps* » était exemplaire de sa souffrance de jumeau survivant. N'est-ce pas là précisément le nouveau paradigme, un modèle interprétatif des symptômes des enfants, modèle qui renverse tout ce que l'on peut apprendre en médecine sur les maladies infantiles ?

.

Mais le plus souvent, je l'ai constaté à travers ma clinique, lorsqu'il y a eu véritablement, donc biologiquement un jumeau mort en cours de grossesse et co-habitation un certain temps avec lui in-utero, le survivant en garde l'empreinte de manière indélébile, ce qui peut marquer sa destinée soit par un autisme précoce lors de son développement, soit au contraire par des compétences de sur-doué sur le plan de la création ou sur le plan spirituel au sens chamanique du terme : survivant pour être thérapeute, un ou une

médecine-man ! Doué d'une conscience éclairée, d'un supra-mental éveillé hors du commun, sa mission est salvatrice pour beaucoup !

J'aime à rappeler ce qu'en disait à la radio le peintre **Salvador Dali**, à qui un journaliste ami demandait :

« Expliquez-nous, Salvador Dali, pourquoi vous êtes à ce point excentrique, non seulement à travers votre art, mais aussi dans votre vie privée, comme si vous jouiez au fou... » Voici la réponse de ce peintre génial :

« Je m'appelle Salvador du nom de mon frère qui est mort. Quand j'étais enfant j'entendais toujours ma mère me dire : "Salvador, va vite chercher ton cache-nez, sinon tu vas mourir d'une broncho-pneumonie comme ton frère." J'ai compris alors que je devais en faire vivre deux pour ma mère. Et voilà pourquoi je joue au fou, pour me prouver à moi-même que je suis plus vivant que le mort ! »

Le génie de Salvator Dali est d'avoir sublimé son trauma par l'acte créateur. Les chamans, on le sait, ont eu aussi à sublimer des épreuves incommensurables dans leur enfance, qui les ont fait être stigmatisés

« d'enfant pas normal parce que pas comme les autres » mais doués d'une sorte de voyance d'une autre réalité que celle perçue par le commun des mortels qu'ils ont réussi à convertir en dons thérapeutiques.

7^{ème} question :

Maintenant que vous nous avez fait comprendre le drame du jumeau survivant, j'aimerais bien revenir encore sur cette question que vous évoquiez tout à l'heure, du jumeau perdu en tant que fantasme symbolique fondateur pour une plus grande croissance psychique.

Que vouliez-vous nous dire par « fantasme fondateur » ?

Eh bien , une chose bien simple !

Nous avons donc tous une empreinte liée à la fin de la grossesse et au début de la vie. C'est ce que j'appelle « la nostalgie de l'état d'ange », soit la perte du paradis . Nous avons tous la nostalgie de l'amour divin parfait du fait de notre

mémoire inconsciente cellulaire de l'époque fœtale. L'amour divin, n'est-ce pas l'un de nos mouvements fondateurs ?

Pour les animaux, la nostalgie c'est la mémoire du lieu de naissance : ses montagnes pour l'ours, sa rivière originelle pour les saumons, ses eaux chaudes du golf Stream pour les baleines, ses grands froids du grand nord pour les manchots... par exemple .

Pour les humains, c'est la mémoire d'un état émotionnel : celui du Jardin d'Eden où nous faisons qu'un avec notre mère , notre « jumeau placentaire », paradis perdu que nous n'aurons de cesse de vouloir retrouver. D'où la tentation de vouloir revenir dans le ventre de notre Mère-Gaïa , autrement dit la fascination qu'exerce la pulsion suicidaire, fameuse pulsion océanique dont nous parle le mythe grec de Narcisse : retrouver le sentiment de plénitude à travers le désir de l'unité, en le projetant sur un « *jumeau perdu* ».

Celui-là nous cacherait la meilleure part de nous-mêmes , mais elle est perdue, voilà au moins une réalité que nous partageons tous. La part perdue est une réalité, le jumeau c'est autre chose. Ce serait le témoin unique et essentiel de notre être perdu, celui que nous pourrions interroger et qui nous aiderait à retrouver notre part perdue, celui dont la disparition viendrait expliquer *ce manque que chacun en nous peut ressentir en soi, dans sa nostalgie !* Le jumeau perdu, pour moi, apparaît comme un témoignage symptôme. « Si vous croyez au jumeau », c'est que la souffrance a dû être lourde !

8^{ème} question :

Pouvez-vous développer ce point et l'illustrer ?

Oui, mais alors je vais faire un petit détour pour vous en parler en empruntant au Mythe grec de Narcisse la question de la blessure narcissique !

Le Narcisse dont nous a parlé Pausanias est tourmenté par la mort de sa jumelle. Les dieux pour le consoler lui offrent l'amour de la nymphe Echo. Narcisse refuse. Les dieux vexés le punissent alors en lui interdisant à jamais

de contempler sa propre image.

Le mage, aveugle, Tirésias confirme l'interdit divin et promet à Narcisse longue vie à condition de le respecter.

Narcisse défie les dieux et transgresse l'interdit : il se mire dans une eau claire, sans soucis de contempler sa propre beauté, mais à travers son image reflétée, il n'a de cesse de rencontrer celle de sa sœur jumelle décédée qui lui ressemblait trait pour trait.

La contemplation que Narcisse désire de toutes ses forces, nullement narcissique au sens désormais commun de ce terme, est au premier degré un acte d'amour désespéré. L'illusion de retrouvaille avec cette sœur ne contente pas Narcisse.

L'image n'est qu'une étape, à travers elle, au plus profond de l'eau, il poursuit sa quête, tente de percevoir autre chose dont il ne sait rien, mais qu'il pressent comme essentiel... au prix de sa vie.

Au risque couru du destin malheureux, promis par les dieux.

Je préfère surtout, pour ma part, voir cette idée du jumeau comme un moyen inconscient de thérapie, *un lieu de transfert* en quelque sorte sur lequel vous allez pouvoir imaginer tout ce que vous avez perdu, projeter et investir ce que vous ne pouvez encore vous réapproprier.

9 ème question :

En ce sens alors, vous seriez d'accord pour dire que le jumeau perdu est un bon média, un médiateur ?

Bien oui et d'ailleurs il m'est arrivé, parfois, de proposer à mes patients atteints du syndrome du jumeau perdu d'imaginer comment il aurait pu être ? Comment l'imaginez-vous ? Quelles sont ses qualités, ses expériences et ses difficultés etc.. ;?

Je voyais alors se dessiner des parts d'eux-mêmes projetées en dehors, par difficulté de les vivre en dedans, là où elles sont .

Nous avons ainsi une forme d'extraction de la souffrance dans l'image du

jumeau, pour aller ensuite vers une réappropriation, une souffrance dans l'image du jumeau, pour aller ensuite vers une réappropriation, une introjection. Cette extrajection en quelque sorte est un moyen plus simple, dans un premier temps, de vivre ce qui est difficile en nous. Mettre un en dehors permet de voir son « persécuteur interne », mais l'essentiel est de remettre en dedans et de « tordre le cou » à ce persécuteur interne pour pouvoir reprendre le vrai pouvoir sur sa vie . Nous retrouvons d'ailleurs cela aussi dans les approches thérapeutiques transgénérationnelles. Il est plus facile de visualiser une situation difficile projetée chez un ancêtre. Cette dérivation peut grandement nous aider. Mais dans tous les cas, il nous faudra un jour nous réapproprier notre destinée, ancêtres et jumeaux !

10^{ème} question :

A vous entendre, il semblerait que le jumeau perdu serait comme le gardien de ce paradis, non ?

Mais oui, l'on peut très bien le formuler ainsi ! Il serait celui que nous devons quitter pour entrer dans l'expérience de la vie, perdre pour vivre notre manque et le solutionner dans la création. Car au fond, dans notre vie, ce qui compte c'est d'avoir perdu pour gagner. Abandonner pour aller vers le meilleur, c'est le principe de la croissance, disions-nous avec mon ami le Dr.Olivier Soulier, lors de nos échanges cet été !

Combien de choses laissées pour qu'une puisse vivre !

Au final, ce qui compte, c'est l'accompli qui efface tout le reste.

Faire le deuil de ce dont nous n'avons jamais fait pleinement l'expérience.

Accepter l'inacceptable, c'est prendre la vie comme elle se présente tout simplement.

Nous ne sommes pas les 500 millions d'autres que nous aurions pu être !

Nous avons dû laisser tant de choses en dehors pour exister.

C'est dans un abandon que s'est sélectionné ce qui nous a fait, ce que nous sommes.

Au fond, la vie est dans son avancée une succession de perte et de renoncement comme la nature nous en donne l'exemple.

Nous pouvons passer notre vie à la vivre ou à regretter toutes celles que nous n'avons pas eu. Faut-il passer sa vie à regretter toutes les autres ?

Combien de deuils non faits pourront se projeter facilement sur l'idée de la perte d'un jumeau ? La nostalgie peut nous empêcher de vivre...

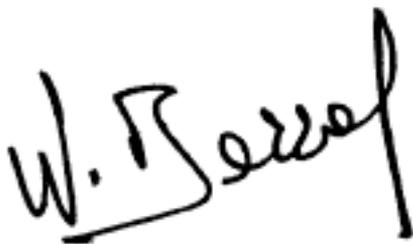
Et pourtant c'est bien là notre empreinte de naissance qu'on appelle le « traumatisme de naissance ».

Peu importe au fond, c'est l'expérience de la vie qui compte le plus, nous pouvons largement plus apprendre par la perte que par le gain, par l'échec que par la réussite.

Dans le très beau film de Pan Nalin , intitulé Samsara, le vieux moine pose au jeune moine qui se trouve partagé entre la vie du monde et la vie religieuse, la question suivante :

« *Vaut-il mieux satisfaire mille désirs ou en maîtriser un seul ?* » ; autrement dit rêver de mille vies ou en vivre une seule vraiment ?

Ce qui est certain, pour notre vie, c'est que ***notre vie est unique*** , mais ce qui fait toute sa valeur c'est peut-être tout ce que nous n'avons pas eu !

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'W. Serap'. The signature is written in a cursive, somewhat stylized font with a long vertical stroke at the end.

